

Les Gnostiques, libertaires de l'absolu

par Jacques Lacarrière
Revue Planète

Si Basilide, Valentin ou Carpocrate revenaient parmi nous aujourd'hui, trouveraient-ils le monde tellement changé ? Ils constateraient sans nul doute que le Mal – selon eux – n'a pas régressé.

Dormons-nous depuis des millénaires ? Vivons-nous dans un univers de mirages où le réel n'est que le reflet d'un monde lui-même illusoire ? Et ce que nous appelons conscience n'est-elle pas en fait une inconscience, impuissante à rendre compte de notre condition ? Bref, vivons-nous vraiment ou sommes-nous pris dans un piège cosmique, une énorme machination qui a vicié nos corps, nos pensées, notre histoire pour nous interdire d'être vraiment des hommes ?

Ces questions, je les formule ici de façon schématique mais c'est bien en ces termes — parfois même d'une façon plus radicale encore — que les posèrent il y a huit siècles quelques hommes appelés Gnostiques. Si leur histoire est méconnue, ce n'est pas seulement parce que leurs écrits, condamnés et brûlés par les Chrétiens sont aujourd'hui presque entièrement perdus. C'est aussi parce qu'il était dans la nature des questions qu'ils posèrent à l'énigme du monde qu'elles demeurent clandestines et secrètes. A seule fin de pouvoir survivre dans un temps où le christianisme vainqueur ne pouvait tolérer qu'on mit en doute ses propres dogmes et pourchassait les, maîtres et les communautés gnostiques comme autant de foyers d'hérésie.

Qu'est-ce donc qu'un gnostique ? Au sens large, c'est un homme qui sait. Gnostique vient du grec *gnôsis*, connaissance. Mais ce terme prit un sens plus particulier pour désigner un certain nombre de penseurs et de sectes qui, dès l'aube de notre ère, vécurent et enseignèrent en Egypte et dans le Proche-Orient. Le mot vient d'ailleurs des Chrétiens. Ce sont les auteurs chrétiens, les Pères de l'Église notamment, qui, par dérision, appelèrent Gnostiques ces hommes qui prétendaient détenir la véritable connaissance des mystères de la vie et du monde et rejetaient une grande partie de la prédication chrétienne. Car, le gnosticisme, malgré des emprunts évidents à certaines doctrines de son temps, fut avant tout une attitude originale, une pensée mutante. une réflexion inquisitrice et neuve sur le destin de l'homme et de la nature de l'univers. En quoi consistait-elle ?

Un seul problème domine la réflexion gnostique : celui du mal. Mais d'emblée il prend avec elle des dimensions inusitées. Le mal, pour le Gnostique, ce n'est pas le péché, ce n'est pas la condition de l'homme après la chute. C'est l'homme tout entier, l'univers, la matière, la chair, la pensée, la terre, les lois et les institutions, l'histoire, le temps, l'espace lui-même où nous vivons. C'est ce monde fait de matière, soumis aux contraintes de la pesanteur, de l'obscurité, du froid, de l'inertie et de la mort. C'est le tissu de l'univers — des atomes aux étoiles — pollué par la matière comme une mer sans fin où l'homme est enlisé. Et c'est avec la matière, ce qui en procède, en émane : la psyché, la pseudo conscience, frappée comme le corps des mêmes insuffisances, qui se heurte aux prisons des concepts, aux chimères du langage, aux catégories du mental inhérentes à sa finitude. Et c'est, au-delà de ces données premières, les produits de l'intellect humain, les systèmes, les lois, toutes les institutions qui ne sont là, en définitive, que pour consolider, armer et perpétuer l'injustice et la perversité innées de l'homme. Tout porte ainsi, dans le corps, dans l'âme et dans l'histoire, la marque de ce vice congénital de l'univers : la misère, la souffrance, la maladie, la mort, les guerres, les génocides, les inquisitions et le néant évident qui clôt le cycle des échecs. Le temps lui-même n'est qu'un produit de la matière maudite, le temps qui ne propose à son dépassement qu'une fausse éternité et nous enchaîne à l'éphémère : la croyance à l'histoire, au progrès eut semblé aux Gnostiques la pire des impostures. Le ciel lui-même, malgré son apparence infinie, éternelle, n'échappe pas à la loi de la servitude et de la corruption : le feu des étoiles

s'éteindra dans la nuit cosmique, et l'espace étendra à jamais sur notre planète stérile cette muraille d'ombre, ce couvercle de ténèbres qui déjà ce nous enserre. Le ciel qui dépose lentement la sur la terre, à la façon d'une rouille céleste, la substance apesantie, opaque, inerte du les cosmos. « L'angoisse et la misère accompagne l'existence comme la rouille couvre le ce fer » dit Basilide, un des maîtres gnostiques. Telle est la première vision proposée à notre lucidité : celle d'un abîme obscur, séparé du de feu primordial par toute l'épaisseur des espaces infinis et qui emprisonne notre terre, astre moribond, épave engloutie dans l'abysse céleste.

Le vrai et le faux Dieu

D'où est née cette vision déprimante ? Pourquoi cette attention, portée au mal, à la misère, et cette obsession .de la mort ? Cette attitude pourrait paraître inexplicable si elle n'était qu'une pure spéculation intellectuelle. Mais en réalité, elle procède d'un sentiment, d'une certitude : celui, celle des évidentes imperfections de l'homme, du caractère fini, limité, fragmenté, éphémère de sa chair et de ses pensées.

Mais elle implique aussi une exigence, une revendication : celles d'un homme différent, libéré, nanti d'une conscience véritable. Quiconque n'a jamais éprouvé en lui ce sentiment, cette angoisse devant l'éphémère, le relatif, quiconque accepte sans le moindre sursaut de révolte la mort de toute vie — celle d'un insecte comme celle de l'homme — ne peut comprendre l'angoisse existentielle des Gnostiques.

Et c'est pour y répondre – peut-être aussi pour l'apaiser – que quelques-uns d'entre eux conçurent, pour expliquer l'inexplicable et combattre l'inadmissible, un enseignement radical, qui devait tant scandaliser leurs contemporains. Cet enseignement repose sur un constat fort simple : l'évidence du mal. Cette évidence en implique une autre, plus nette encore : ce monde mauvais ne peut être l'oeuvre de Dieu. C'est en réfléchissant sur la Bible et surtout sur la Genèse que les premiers Gnostiques furent amenés à poser ce principe émancipateur, qui les exclut de toute communauté chrétienne et les rejeta en marge de toutes les églises : Jehovah-Yahweh-Elohim, le dieu créateur de l'Ancien Testament, est en réalité un faux dieu, un simple démiurge qui a usurpé la fonction créatrice du Dieu suprême. Apprenti sorcier des astres et de la vie, il a mis au monde une créature imparfaite — l'homme — un univers soumis à la corruption et à la mort, Il a créé une oeuvre manquée. La preuve en est qu'à tout moment, il doit intervenir dans cette création malheureuse pour la modifier, la corriger, l'améliorer. Il doit sévir aussi contre les initiatives de l'homme, contraint de se « débrouiller » comme il peut dans un monde inadapté à ses besoins. Rien d'étonnant que toute l'histoire humaine, telle que la relate la Bible, ne soit qu'une suite de meurtres, de génocides, d'interventions répressives du faux-Dieu, de déluges, d'exterminations, de foudroiements, et pour finir, d'apocalypses.

Rien d'étonnant non plus à ce que le premier édit, du faux-Dieu, proclamé au temps de l'Eden, soit justement un interdit, un Non scandaleux, arbitraire opposé au désir adamique de connaissance, Seul le Serpent y a vu clair qui d'emblée s'est dressé contre l'interdiction répressive du démiurge pour transmettre à l'homme - en le faisant mordre au fruit défendu du savoir — une parcelle de la connaissance salvatrice. C'est à lui que nous devons de ne pas vivre entièrement dans les ténèbres de l'ignorance, d'avoir conservée la mémoire de la trahison primordiale, de l'imposture originelle qu'est notre présence en ce monde, de savoir au fond qui nous sommes et pourquoi nous sommes imparfaits. Ce qui explique que nombre de Gnostiques aient vu dans le Serpent le premier rebelle et le premier sauveur du genre humain, et aussi le premier initié de l'histoire terrestre.

Nous sommes tous des prématurés

Toute la réflexion gnostique part donc de ce postulat : nous sommes les produits d'une création manquée, le résultat d'une initiative désastreuse d'un démiurge qui s'est pris pour Dieu et qui continue de tromper le monde qu'il gouverne. Mais les Gnostiques ne se

contentèrent pas d'interpréter la Bible dans un sens dualiste — comme le récit d'une fausse création — ils ont alimenté leurs réflexions de leurs propres spéculations sur cet instant premier de notre préhistoire céleste. Quelques-uns d'entre eux, comme Basilide et Valentin qui fondèrent à Alexandrie, au cours du second siècle de notre ère, des écoles importantes, revinrent en détail sur ce moment crucial de la genèse de l'homme et proposèrent leur propre schéma cosmique. Ce schéma comporte de nombreuses variantes mais toutes racontent en définitive une histoire identique : celle de la chute, de l'enlèvement progressif de l'homme dans la matière terrestre.

Car l'homme procède d'une image lumineuse et numineuse, jaillie à l'aurore des temps, dans la virginité du cosmos incréé, dans l'esprit du vrai Dieu, aujourd'hui méconnu, oublié, séparé de la terre et de l'Éther par les abîmes du ciel, les cercles enflammés des astres et les nappes du temps. Cet Anthropos mentalement conçu, les Eons le percurent et en furent éblouis. Qui étaient les Eons ? Des créatures immatérielles, éternelles (aiôn signifie éternel en grec), compagnes du vrai Dieu, des anges donc ou plutôt des archontes, comme les nomment aussi les gnostiques, c'est-à-dire des entités principales, qui aussitôt voulurent reproduire, imiter cette image radieuse de l'homme. Mais, démunis de la parole de vie, ifs ne réussirent à créer qu'un être imparfait lombriforme, qui sous leurs yeux, se mit à vivre d'une existence purement végétative, et à « se tortiller sur le sol comme un ver ». Lombric, ver, amphibien peut-être (un texte gnostique dit curieusement que ce premier. Ancêtre « se débattait dans les eaux noires »), l'homme n'était qu'un monstrueux foetus, une triste caricature de l'Anthropos conçu par Dieu. Ce dernier le prit néanmoins en pitié et lui insuffla la parole de vie, pour parfaire l'oeuvre manquée des Eons. L'homme put se dresser sur ses jambes, parachever sa forme anthropienne et parler l'homme bipèdes, sapiens et loquens était né. Telle est, grossièrement résumée, l'histoire de notre origine : nous sommes une sorte de ver rectifié, un foetus jeté avant terme dans les déserts de l'univers, une créature organiquement et psychiquement prématurée.

Cette histoire ou plutôt ce mythe cauchemardesque ne cessa d'être enrichi par la spéculation gnostique. Il explique en tout cas de façon radicale notre état d'immaturation : nous ne sommes pas des hommes, nous ne sommes — pour reprendre une image entomologique — que des imagos d'hommes. Ce mythe explique aussi pourquoi - bien que nés prématurément, d'une expérience présomptueuse des Eons accomplie sur une matière vivante encore en gestation — réside en nous une étincelle, un fragment du Feu divin, une émulsion de lumière divine. Cette émulsion, les Gnostiques croyaient l'entrevoir dans le fond de la pupille humaine. C'est là, d'après certains, dans cet abîme obscur, microcosmique, de l'œil, que résidait l'empreinte infime mais perceptible laissée par la splendeur du vrai Dieu. Et l'on peut voir alors, en partant des prémices de ce mythe, en quoi consistait l'enseignement gnostique : à restituer à l'homme sa maturité véritable, sa plénitude inachevée, à le contraindre à naître véritablement au monde, pour effacer les traces de sa première et désastreuse naissance. Tels sont d'ailleurs les deux sens du mot ptôsis : une connaissance (la connaissance de notre véritable histoire, de notre vraie nature) et une naissance (génésis en grec) qui doit faire de nous des êtres enfin adultes.

Mener une contre-vie

Mais l'essentiel de l'aventure gnostique, c'est l'attitude concrète qu'ils adoptèrent à partir de ce schéma mythique. Puisque tout, absolument tout, en ce monde est vicié et porte en soi l'empreinte d'une imposture universelle, l'homme ne pourra échapper aux illusions du monde, atteindre le vrai savoir et retrouver sa vraie nature qu'en prenant en tous points le contre-pied de la création. Tout ce qui peut consolider, perpétuer, accroître le monde matériel ne fait qu'augmenter l'épaisseur des obstacles et la densité des ténèbres qui nous séparent du vrai Dieu. Il faut donc refuser l'emprise de la chair — par l'ascèse ou par la libre pratique des activités érotiques — refuser la procréation (car procréer c'est ajouter une fausse vie à toutes celles qui existent déjà, augmenter la matière du cosmos}, refuser aussi toutes les lois et institutions dont le but avoué ou inavoué est de maintenir, de conserver les structures viciées de ce monde les nations, les états, les églises sont des conceptions limitées, marquées du

sceau inhibiteur de la fragmentation qui s'oppose à l'élan unificateur qui seul peut assurer le salut de l'homme en tant qu'espèce. Les premiers, les Gnostiques se sont clairement proclamés des citoyens du monde, des terriens à part entière. Et ils ont magnifié fatalement tous ceux qui, dans l'histoire terrestre et cosmique, se sont dressés contre l'ordre aliénant de cette création : le Serpent, Lucifer, Caïn (qui s'opposa, en tuant son frère Abel à l'ordre familial fondé sur les liens du sang, la véritable famille étant pour l'homme de nature spirituelle), Seth, le troisième fils d'Adam, bref les grands rebelles qui furent les seuls à connaître ou à deviner le vrai Dieu. L'homme est un étranger sur terre, détenteur d'une lumière venue d'ailleurs, il est au monde mais il n'est pas du monde et c'est pourquoi tous ses efforts doivent tendre à fuir les pièges de la chair, les prisons de la terre et la ronde absurde des astres pour retrouver la plénitude originelle et regagner sa patrie perdue.

Reste à savoir comment, dans l'histoire à laquelle ils ne purent échapper, malgré leur refus du temps, les Gnostiques ont exprimé ces convictions. Il est facile de deviner que leur attitude radicale envers le monde, leur affranchissement total, à l'égard de toutes les doctrines et de toutes les morales devaient leur valoir maints déboires et l'hostilité générale de leurs contemporains. Leurs oeuvres elles-mêmes n'échappèrent pas à cette hostilité. La plupart ont toutes disparu, à l'exception d'un petit nombre retrouvé en Egypte. Tout ce qu'on peut savoir de la pensée gnostique repose en grande partie sur les témoignages, toujours agressifs, des Pères de l'église qui dénoncèrent leur hérésie.

Hélène ou la Sagesse venue des cieux

La gnose apparaît dans l'histoire dès les premiers siècles du christianisme, prêchée par un personnage que mentionnent les Actes des Apôtres du nom de Simon le Mage. On y trouve déjà les principes essentiels qui la caractérisent : la création du monde est l'oeuvre d'un faux Dieu, le vrai Dieu est inconnu de l'homme, le monde n'est là que pour le séparer de Lui. Pour Simon le Mage, le seul moyen pour l'homme de briser l'illusion du monde et d'atteindre à la plénitude est de vivre librement ses désirs. Le désir, sous toutes ses formes, est la seule part divine qui réside en l'être humain. Il y apparaît sous sa forme physique — par le sang et la semence — et sous sa forme psychique, par ce feu, cette étincelle déposée par Dieu. C'est donc en le développant, en l'intensifiant, en l'exprimant totalement, que l'homme aura des chances de retourner à son origine. L'union des âmes et des corps, voilà pour Simon la gnose et la voie du salut. Lui-même pratiquait l'une et l'autre avec application.

Il parcourait les routes de Samarie et d'Anatolie en compagnie d'une femme du nom d'Hélène, ancienne prostituée découverte dans un bouge de Tyr et qui était, selon lui, la sagesse suprême descendue du ciel, sur la terre. Des disciples ne tardèrent pas à se former autour du couple, vivant en union libre et pratiquant probablement des exercices ascétiques qui leur conférèrent certains pouvoirs. Les Actes des Apôtres mentionnent les « prodiges » que le couple opérait. Les légendes qui circulèrent par la suite sur la mort de Simon le Mage attestent elles aussi la fascination ambiguë exercée par ce personnage — mage ou sage, on ne sait — : il se serait élevé vers le ciel et aurait chu à la suite d'une intervention de l'apôtre Pierre, jaloux de ses pouvoirs.

Mais c'est surtout au siècle suivant, au second siècle donc, que le gnosticisme connut son plein épanouissement. De nombreux maîtres prêchèrent à Alexandrie et les sectes y connurent une floraison inespérée, Basilide, Valentin, Carpocrate sont les trois plus connus d'entre eux. Ils prêchaient et écrivaient en grec et recrutèrent, parmi les milieux hellénisés de la ville, un nombre important de disciples.

Ce qui les caractérise, c'est avant tout leur immense érudition. Ils possèdent à fond les philosophes grecs, la Bible, les auteurs orientaux, les textes hermétiques. Pour eux, l'histoire de l'humanité est celle des errances de l'homme, c'est une histoire de ténèbres, un devenir aveugle où seuls quelques illuminés perçurent la vérité et l'existence du Dieu caché. C'est pourquoi ils empruntèrent indifféremment aux philosophes grecs comme Platon, Pythagore,

Aristote, à des figures mythiques comme Orphée, Prométhée, Hermès ou Seth, à tel ou tel texte d'auteur hermétiste, les éléments de leur vision du monde..

Cette vision s'exprime à travers les mythes étonnants que nous avons décrits mais avec un tel luxe de détails, une telle foule d'Eons, d'archontes, d'entités sublunaires, supralunaires, cosmiques et hypercosmiques que leur cosmologie apparaît comme une tragédie fantastique et complexe qui aboutit à la naissance prématurée, involontaire de l'homme. Certains auteurs chrétiens se sont gaussés à juste titre du caractère confus, parfois inextricable, de leurs spéculations. Mais derrière ces constructions savantes perce une exigence profonde, un désir intense de saisir, jusque dans ses rouages les plus ténus, le mécanisme de l'erreur primordiale, les raisons de la solitude et de l'angoisse humaines.

Les trois états de l'homme

Et leur implication est nette : il faut briser les lois du monde, refuser de collaborer au devenir d'une matière corrompue, d'un temps vicié dans sa substance, d'un espace contaminé par la présence du faux Dieu. Il faut violer toutes les lois du monde, stopper l'engrenage fatal, démanteler l'édifice organique et mental de l'homme, pour le réveiller de son inertie asphyxiante, de ce sommeil de l'âme au sein duquel il est plongé depuis son origine. Bref, pour reprendre une expression connue, pratiquer un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens, mener, en tous domaines, une contre-vie.

Pour Valentin, les étapes de cette libération passent par trois stades. Le premier est celui de l'homme matériel, l'homme hylique, attaché aux plaisirs et aux biens de ce monde, qui vit dans l'inconscience et dont la seule issue possible est le néant. Rivé à la terre, faute d'avoir acquis en ce monde la conscience de son véritable état, il y retournera inéluctablement à sa mort.

Le second, c'est celui de l'homme psychique, qui, par la voie des philosophies, de certaines religions comme le christianisme, et d'une ascèse appropriée s'est dégagé partiellement de la gangue corporelle. Il a acquis un principe pensant, une psyché mais faute de posséder la gnose, il demeure étranger à la vérité. Cet état est celui des Chrétiens, notamment, dont l'âme, après la mort, sera contrainte d'errer dans les espaces sublunaires, loin du vrai Dieu.

L'ultime état, c'est celui que seul peut obtenir la gnose, celui de l'homme pneumatique, c'est-à-dire détenteur de l'esprit, du pneuma divin. Il est alors totalement affranchi de tous les liens avec la matière de ce monde, car selon les propres termes de Valentin, il a « tué en lui la mort » et il « est devenu un être indestructible ».

Cette sotériologie rend un son familier. Ces principes, les Gnostiques ne furent pas les seuls à les proclamer et l'on peut retrouver, dans le tantrisme indien, notamment, une attitude très proche. Mais ce qui caractérise l'attitude gnostique et lui confère un sens très particulier, ce sont les méthodes, les techniques libératrices que certains ont prônées pour parvenir à l'état pneumatique. Car le problème est simple et il exige, pour être résolu, un peu de logique et beaucoup de courage. Pour échapper au mal, l'ascèse est une voie possible mais elle n'est pas la seule.

La voie la plus radicale consiste justement, pour dominer le mal, à en épuiser la substance, à le pratiquer systématiquement pour rendre aux maîtres de ce monde, le tribut qui leur est dû et s'affranchir ainsi de leur tutelle. Idée singulière mais qui repose sur un principe logique, celui d'une ascèse homéopathique : lutter contre le mal avec ses propres armes.

Carpocrate, un gnostique d'Alexandrie, enseigne donc que la libération de l'homme ne peut se faire qu'en violant systématiquement toutes les lois de ce monde. La première, c'est la loi de division, de séparation, de fragmentation qui émiette et multiplie les supports matériels du mal. Il faut vivre en communauté, créer une conscience collective contre l'ennemi commun. La seconde, c'est l'attachement aux biens du monde, l'appropriation de ses richesses qui

fragmentent l'unité première et perpétuent l'injustice. Il faut donc refuser la propriété, pratiquer la communauté des biens. La troisième, ce sont les institutions scandaleuses et aliénatrices du mariage, de la famille, de l'Etat, des églises, qui consolident la fragmentation, pétrifient le libre échange, la libre communion des corps et des âmes. Il faut donc pratiquer l'union libre et la communauté des femmes. La dernière enfin — et la plus redoutable — ce sont les interdits qui pèsent sur le sexe — le conditionnement de l'amour, la prohibition de la sodomie, de l'inceste, l'incitation à la procréation qui, toutes, détournent le désir de sa vraie voie. On pratiquera donc l'inceste, la sodomie, le coïtus interruptus pour éviter la fécondation et, en cas « d'accident », l'avortement.

Une orgie gnostique

De tous les enseignements gnostiques, c'est évidemment ce dernier domaine qui devait provoquer, chez les Chrétiens, la fureur et la consternation. Cette incitation à l'union libre, ce « viol » du mariage, ce refus de l'amour en tant que sentiment et cette exaltation de l'éros en tant que feu divin, bref, cette révolution totale pratiquée sur et par le sexe, devaient conférer à certains gnostiques une réputation qui ne les quittera plus et dont on perçoit aujourd'hui encore, l'écho horrifié dans les ouvrages contemporains. Un certain nombre d'auteurs chrétiens ont apporté en tout cas sur ces pratiques singulières, ces « orgies » scandaleuses, un témoignage assez précis pour qu'on ne puisse douter de leur réalité. L'un d'eux surtout, saint Epiphane, venu à Alexandrie au IV^e siècle pour suivre l'enseignement des maîtres chrétiens, tomba, selon ses propres dires, dans les filets d'une secte gnostique. Il nous transmet, ainsi le seul témoignage de visu de ces rites « licencieux », dont il sortit si horrifié qu'il s'empressa d'aller dénoncer la secte à l'évêque d'Alexandrie.

Que vit exactement Epiphane ? « Quand ils se sont bien repus et se sont, si je puis dire, rempli les veines d'un surplus de puissance, ils passent à la débauche. L'homme quitte sa place à côté de sa femme et dit, à celle-ci : « Lève-toi et accomplis l'agapè (l'union d'amour) avec le frère ». Les malheureux se mettent alors à forniquer tous ensemble... Une fois qu'ils se sont unis, comme si ce crime de prostitution ne leur suffisait pas, ils élèvent vers le ciel leur propre ignominie : l'homme et la femme recueillent dans leur main le sperme de l'homme, s'avancent les yeux au ciel et leur ignominie dans les mains, l'offrent au Père en disant : « Nous t'offrons ce don, le corps du Christ ». Puis ils mangent et communient avec leur propre sperme. Ils font exactement de même avec les menstrues de la femme. Ils recueillent le sang de son impureté et y communient de la même manière. Mais tout en pratiquant ces promiscuités, ils enseignent qu'il ne faut pas procréer d'enfants. C'est par pure volupté qu'ils pratiquent ces actes honteux. »

Les Gnostiques en question, toutefois, ne s'arrêtent pas en si bon chemin. Au cours de ces orgies, des « accidents » sont inévitables. Que se passe-t-il alors ? « Lorsque l'un d'eux a par erreur laissé sa semence pénétrer trop avant et que la femme tombe enceinte, écoutez les horreurs qu'ils commettent. Ils extirpent l'embryon dès qu'ils peuvent le saisir avec les doigts, prennent cet avorton, le pilent dans une sorte de mortier, y mélangent du miel, du poivre, et différents condiments ainsi que des huiles parfumées pour conjurer le dégoût puis ils se réunissent et chacun communique de ses doigts avec cette pâte d'avorton en terminant par cette prière : « Nous n'avons pas permis à l'Archonte de la volupté de se jouer de nous mais nous avons recueilli l'erreur du frère ». Voilà, à leurs yeux la Pâque parfaite. Mais ils pratiquent encore d'autres abominations. Lorsque, dans leurs réunions, ils entrent en extase, ils barbouillent leurs mains avec la honte de leur sperme, l'étendent partout, et les mains ainsi souillées et le corps entièrement nu, ils prient pour obtenir, par cette action, le libre accès auprès de Dieu ».

Une étrange initiation

C'est là évidemment un mode de prière assez peu usité. On comprend qu'il ait pu horrifier les Chrétiens mais il mérite tout de même, de notre part, une réflexion, plus objective. Ce qu'ignore saint Epiphane ou qu'il feint d'ignorer, c'est le sens profond ou second de ces pratiques, dont certaines tournaient peut-être à l'orgie pure et simple, mais qui ne sont jamais que l'illustration révélatrice par son excès même de l'attitude gnostique devant l'enfer du monde. Derrière cette exaltation forcenée du désir érotique, se profilent les mythes, les archétypes qui les justifient et les fondent. Et on retrouve cette propension typiquement gnostique à inverser toutes les valeurs de ce monde, à vivre une contre-vie, à fonder une contre-histoire en exaltant tes grands rebelles.

D'autres sectes, qui vécurent à la même époque et qui s'appelaient les Ophites, les Pérates, les Séthiens, pratiquaient le culte du Serpent. Ils élevaient un serpent apprivoisé qu'on déposait sur les pains destinés à la communion et qui les consacrait par ce seul contact. D'autres, les Caïnites, voyaient en Caïn le premier initié qui avait tenté de s'opposer aux commandements du faux Dieu. Ce refus des valeurs et des institutions traditionnelles, certains Gnostiques l'exprimaient parfois sur des terrains moins scandaleux. Les Saccophores, par exemple, allaient vêtus de sacs, le vêtement étant pour eux le signe majeur de l'aliénation sociale. D'autres, les Adamites, se réunissaient nus pour prier. D'autres enfin, les Phibionites, pratiquaient chaque jour l'union sexuelle avec une femme différente. Les Eons dominateurs du monde étant au nombre de 365, d'après leur cosmologie, il fallait rendre à chacun son dû. Au ternie de cette étrange initiation, le postulant devenait un homme pneumatique, désormais délivré de l'emprise de la chair.

On voit que toutes ces voies, aussi surprenantes soient-elles, mènent toutes vers un but unique et émancipateur : tout connaître, tout éprouver, faire l'expérience totale et absolue de tous les possibles. C'est là sans doute une exigence luciférienne. Mais elle devait conduire les Gnostiques au seuil de vérités jusqu'alors ignorées, leur faire franchir les portes de bien des mondes interdits. C'est en cela peut-être que leur attitude et leur sensibilité demeurent étonnamment modernes. Car ils furent les premiers à entrevoir qu'aucune émancipation réelle n'est possible, aucune révolution véritablement positive, si elle n'est totalement libertaire, si elle ne lève pas d'abord *tous* les interdits pesant sur l'homme.

Bibliographie sur les Gnostiques

La plupart des textes gnostiques figurent, en tant qu'extraits, dans les oeuvres des Pères de l'Eglise des premiers siècles : saint Justin, saint Irénée, saint Hippolyte de Rome et saint Epiphane de Chypre. Un certain nombre de textes authentiques existent et ont été traduits, depuis un demi-siècle. La plupart d'entre eux sont reproduits dans les ouvrages cités ici :

- **Jean Doresse :**
Les livres secrets des Gnostiques d'Egypte
Tome 1 – Introduction à la littérature gnostique.
Tome 2 – Les manuscrits de Nag-Hammadi et l'Évangile de Thomas.
(Plon, 1958-1963).
- **H. Leisegang**
La gnose (Payot, 1951)
- **S. Hutin**
Les Gnostiques (Que sais-je ? P.U.F. 1963).
- **Robert M. Grant :**
La gnose et les origines chrétiennes (Le seuil, 1964).

- **Henri-Charles Puech** :
Phénoménologie de la gnose (à paraître).
- **Simone Petrement**
Le dualisme chez Platon, les Gnostiques et les Manichéens (PUF, 1947)
- **J. Lacarrière**
La cendre et les étoiles, essai sur la pensée gnostique (A. Balland,1970).